

LA GAGEURE DE BONGRELOT

BongreLOT est avec ses amis à table où il joue à tort et à travers.

Un ami.

Quand donc finiras-tu, bavard insupportable ?
Sans l'arrêter jamais tu péroras toujours,
Sans permettre qu'aucun de nos voisins de table !
Interrompe d'un mot tes filandreux discours !

BongreLOT.

Je suis bavard, moi ?

L'ami.

Certe !

BongreLOT.

Eh bien ! je te propose
De rester parmi vous deux heures bouche close.

L'ami.

C'est impossible.

BongreLOT.

Enfin je parie...

L'ami.

Accepté.

BongreLOT.

Vingt francs !

L'ami.

C'est entendu.

Un autre ami.

C'est dit.

Un troisième ami.

C'est arrêté.

La conversation continue tumultueuse afin d'exciter BongreLOT à y prendre part, mais il reste impassible et muet.

Le premier ami.

Ah ! ça, mais le temps passe, on jabotte, et notre homme
Me paraît devenir diablement économe
De paroles... Depuis une heure, pas un cri !
Pas un mot n'interrompt notre charivari !

Le second ami.

Pas un mot !

Le troisième ami.

Pas un seul !

Le premier ami.

BongreLOT n'est qu'un traître.

BongreLOT.

Vous devez cependant, mes amis, reconnaître.
Que j'ai déjà gagné la moitié du pari.

L'Ami de Pastille.

L'ABAT-JOUR



De ses doigts mignons, blancs et fuselés, la charmante madame Lardinois plissait depuis deux longues heures déjà, avec une patience vraiment angélique, les feuilles de papier soyeux destinées à former le monumental abat-jour dont elle rêvait depuis si longtemps, et dont son journal de modes lui avait justement, le matin même, apporté le modèle et la description.

Ce n'était pas qu'elle fut jolie, jolie, cette petite madame Lardinois ; mais, pour charmante, elle l'était, je vous l'assure.

CIRCONSTANCES ATTÉNUANTES



Le père.—Comment, mon garçon ; il n'y a pas deux mois que tu as perdu ta femme, et je te trouve à danser !

Le fils.—Mais, papa, si tu voyais comme je danse tristement !

D'UNE RARE RÉGULARITÉ



Madame Smith.—Il n'y a pas un homme qui a des habitudes plus régulières que mon mari. C'est rare qu'il aille, le soir, plus loin que chez le second voisin.

Madame Bonseillon.—Si vous en avez de la chance ! Mon crapaud de mari passe ses nuits à galvauder dans tous les coins de la ville.

Madame Smith.—J'ai oublié de vous dire, pour mon mari, que notre second voisin, c'est une auberge.

Bien prise, le teint frais, l'œil vif, les extrémités fines et délicates et, par-dessus tout cela, une de ces chevelures rousses triomphantes qui constituent chez la femme comme le diadème de la beauté, elle avait assurément tout ce qu'il faut pour plaire.

Aussi avait-elle plu, en même temps qu'à bien d'autres, à M. Lardinois, qui avait eu l'heure de lui plaire à son tour et d'obtenir sa mignonne main, il y avait de cela tantôt trois ans, au grand désappointement de plus d'un riche et joli garçon de la capitale et des environs.

Tout en plissant soigneusement les feuilles minces et légères, la jeune femme mûrissait en son cerveau le plan de l'œuvre importante à laquelle elle s'était si courageusement attelée, et jamais architecte en gestation monumentale ne fut, certes, plus affairé ni plus absorbé qu'elle.

Déjà, devant ses yeux complaisamment satisfaits, l'abat-jour tant désiré se dressait, superbe et triomphant, lorsque la porte s'ouvrit et M. Lardinois, s'avançant vers son épouse, déposa sur sa joue fraîche et colorée un baiser quasi-fraternel en disant :

—Que fais-tu là, mignonne ?

—Mais, chéri, c'est mon abat-jour. Tu sais bien, l'abat-jour dont j'avais envie depuis si longtemps ; le *Conseiller des Dames* en donne justement le modèle dans son numéro de ce matin. Je me suis mise de suite à la besogne. Il sera superbe, tu verras...

—Tu le fais jaune ? questionna monsieur en montrant les feuilles éparses sur la table.

—Ah ! jaunes ! Si l'on peut dire. Vieil or, monsieur, vieil or. C'est tout ce qui est de meilleur goût, aujourd'hui. Fond vieil or, avec chemise de dentelle noire, rucho et cravate orange, vous verrez, monsieur, comme il sera beau.

—Vieil or ou jaune, c'est toujours bonnet blanc ou blanc bonnet... c'est du meilleur goût, en effet... compliments, ma chère... reprit monsieur avec un petit air pincé. Enfin, des goûts comme des couleurs, on ne discute pas. Chacun les siens. Mais, c'est égal, avoue que le tien est au moins bizarre.

—Que veux-tu dire ?

—Je veux dire, fit M. Lardinois avec un geste d'impatience assez vif, que cet abat-jour me déplaît, voilà tout.

Et, la bonne annonçant que le déjeuner était servi, il passa dans la salle à manger, se mit à table, et pendant toute la durée du repas, ne desserra plus les dents — que pour boire et manger.

Il est des jours, dit un vieux proverbe, où il gèle entre un ménage. Il gela, dès lors, ce jour-là

entre la charmante madame Lardinois et son mari.

Après avoir silencieusement savouré son café, monsieur alluma un cigare et, profitant de ce que madame s'était rendu un instant à l'office, il s'éclipça, sans tambour ni trompette, c'est-à-dire sans déposer, sur la joue rosée de son aimable moitié, le baiser coutumier qui, depuis beau temps déjà, avait remplacé les effusions séparatoires des premières époques du mariage.

Madame Lardinois allait rentrer dans la salle à manger, lorsqu'elle perçut les mouvements significatifs de son époux. Elle s'arrêta, voulant voir s'il oserait continuer sa bouderie, jusqu'au point de la quitter pour la première fois depuis trois ans, sans l'embrasser.

Son petit cœur battait un tic tac précipité et sa gorge se soulevait, haletante, derrière le battant qu'elle n'avait qu'à pousser, peut-être pour voir son mari se précipiter dans ses bras.

Elle n'en fit rien.

Et, lorsque la porte extérieure de l'appartement brusquement refermée, le pas de M. Lardinois retentit, saccadé, sur les marches de l'escalier, elle rentra dans la salle à manger déserte et, se laissant tomber sur une chaise, elle pleura comme elle n'avait jamais pleuré encore depuis qu'elle était femme...

Le soir, à la nuit tombante, lorsque M. Lardinois, rentrant de son ministère, pénétra, le front morose encore, dans la salle à manger, un spectacle étrange frappa ses regards.

Sur la grande lampe à colonne des quotidiennes veillées, un monumental abat-jour rose se dressait, superbe et triomphant, répandant par toute la pièce une lumière douce et rosée pleine d'un charme discret et alanguissant.

Occupée à préparer la cravate enrubannée de l'abat-jour, madame Lardinois ne bougea pas.

Alors, le front subitement rasséréné, son mari s'approcha d'elle, et, déposant parmi les frisons mutins de sa nuque un baiser ardent et prolongé :

—Comment, dit-il, cet abat-jour est déjà terminé ?

La jeune femme releva calmement la tête et, les yeux brillants d'une indicible joie :

—Mais, oui, Justine m'a aidé à plisser. Et quand la cravate sera achevée, n-i-ni, fini. Est-il assez joli, hein, avec sa chemise de dentelle noire sur fond rose, sa balayeuse or et sa cravate rose ?

—Il est magnifique. Et tu es un ange, en même temps qu'une fée, répondit le jeune homme en attirant à lui l'habile et ravissante ouvrière...

Le soir, aux longues veillées en tête à tête, on voit tout en rose, à présent, chez les Lardinois.

RENÉ LE FAURE.



—Hello ! La grippe ?

—Non ; j'ai bu deux poudres de seïdlits ce matin ; et ça fermente encore.